

Derrière la porte rouge

Il a fallu qu'enfin elle entre pour s'apercevoir à quel point son couteau avait rapetissé.

La veille son groupe avait installé le bivouac à vue de la petite maison. On la devinait derrière deux grands cerisiers qui faute d'être taillés avaient jeté plein ciel leurs branches tatouées de lichen. Elle reconnaissait l'endroit, savait, au bout du tunnel de branches, la maison, sa haute porte rouge, ses margelles inaccessibles quand elle était enfant. Depuis, elle a pris presque un mètre, mais en miroir elle constatera en s'approchant le lendemain que tout ce qui restait du bâti avait rétréci. Sauf les arbres, ignorants tout de Proust et ses madeleines.

Après avoir emprunté le tunnel bruissant, dégagé à la hache la vigne sauvage qui retenait la porte écaillée, elle avait pénétré le vert sombre de la lumière vaseuse que toléraient les carreaux crasseux. Elle s'était assise à la table massive, face au souvenir de son père, 60 ans en arrière, ses mains, moins caleuses que les siennes, mais gigantesques, l'une calant la miche brune au creux du coude, l'autre serrée sur son grand couteau. Elle avait eu 3, 4, 5, puis 6 ans. Aujourd'hui, elle porte encore sa tresse lovée dans son dos à la taille de la gamine qu'elle fût, ses mains ont poussé et l'espace s'est rétréci. Le couteau de son père aussi. Parce qu'elle a grandi, bien sûr, mais aussi suite à des décennies d'affûtage. Et il ne tranchera plus jamais de pain.

« C'était chez moi. » Quatre mots qui avaient bien fait rigoler les autres, ceux qui sont nés après, qui ensemble résonnent étrangement, dont elle n'est plus sûre de saisir pleinement le sens. Les temps ont changé. Les espaces aussi. Les vitesses, sans doute. Les mots certainement. Et ceux qui les prononcent.

Les fillettes ne jouent plus dans les salons. Il n'y a plus de salons, ni canapés, ni fauteuils, pas plus que de murs autour. D'ailleurs, ceux qui ont survécu ne s'assoient pas, ils s'accroupissent, parfois s'agenouillent devant de plus puissants qu'eux, pour survivre encore un peu. Pas ceux de son clan. Pas encore en tout cas. Les siens, ils marchent, ou vont à cru, portés par des chevaux, plus souvent des ânes.

La boucle qu'ils arpentent en 7 ans s'est élargie et les a porté cette fois au pied d'une colline couverte d'une prairie grasse piquée de couleurs ondulant dans la brise ; au bord du fossé qui donnait autrefois sur un lac, et cette maison qu'on appelait « de campagne » ; qui a traversé les effondrements et a naturellement rapetissé à ses yeux comme le couteau à sa ceinture. Ceux qui l'ont bâtie créaient des dedans. C'était l'objet d'une vie d'homme, de s'offrir des dedans puis les emplir d'objets dédiés aux intérieurs, inaptes au dehors, incapables d'exister dans la pluie, la poussière ou le vent.

On allait d'un intérieur à un autre au moyen d'autres dedans mobiles, que l'on appréciait aussi en fonction du nombre de capteurs, de calculateurs, de cadrans, qu'ils abritaient et dont l'objet était de notifier toutes sortes de données les plus précises qu'il soit possible au sujet du dehors et de la translation qu'on avait par rapport à celui-ci. D'un dedans vers un autre.

Aujourd'hui, pour les siens, les intérieurs sont ceux des cercles du bivouac, des espaces ouverts -forêts, déserts, steppes, décombres- aux contours flous et toujours sous le ciel.

Ce sont aussi les dedans de leurs esprits, où siège sans partage la petite voix qui soliloque à l'intime et qu'on apprend aux enfants à faire taire pour être à l'écoute du dehors des corps, de la respiration du groupe, des espaces qu'il arpente.

C'est aussi parfois le dedans d'un corps animal, qu'elle dépèce après la chasse, avec le couteau de son père, le geste sûr, affûté par la vie.

Ou bien celui de l'autre, pour l'amour ou la mort, pénétré d'un bout de chair ou de fer.

Pour l'instant, dans le dedans de ces murs désormais inutiles, elle respire la poussière de son passé. Son regard glisse sur ces choses indispensables et futiles, pour la possession desquelles on tuait par indifférence. Ces choses inertes qui ont enseveli l'ancien monde au point de consumer l'habitat des vivants d'alors.

Sur une étagère, quelques livres. Elle en saisit un pour y fourrer les narines. Sur la couverture jadis jaune vif on peut déchiffrer : « Faire son jardin pour les nuls. ». Elle l'ouvre, il craque. Elle plonge dans l'odeur de papier moisi, à la recherche de celle de la colle. Dehors, on la hèle. Dans les éclats de rire, les chevaux qui piaffent, elle perçoit la faim. Elle repose l'ouvrage quitte les ténèbres pour la lumière, il est temps d'aller faire cueillette.